

GREGORIUS



BENGT OHLSSON

# GREGORIUS

roman

Traduit du suédois par  
RÉMI CASSAIGNE

PHÉBUS  
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

OUVRAGE TRADUIT AVEC L'AIDE  
DU SWEDISH ARTS COUNCIL

SWEDISH  
**ARTS**COUNCIL

Titre original :

*Gregorius*

© Bengt Ohlsson, 2004.

Pour la traduction française :

© Libella, Paris, 2016.

I.S.B.N. : 987-2-7529-0994-7

*À Helena*

*Merci à Ingemar Glemme, Åke Abrahamsson,  
Hans Isaksson, Håkan Johansson,  
la famille Schrenckh, Erik Satie et Ministry.*



## NOTE DE L'ÉDITEUR

Il est de grands livres intraduisibles, dit-on. Des romans ou des poèmes connus par tout un pays ou toute une région – mais parfaitement inconnus ailleurs. La langue est parfois un obstacle infranchissable, mais il peut également s'agir d'un contexte ou d'un personnage. Dans le cas de *Gregorius*, paru en 2004 en Suède, il s'agit d'un *autre* livre. Du roman dont il s'inspire, qu'il dissèque, reprend et paraphrase : *Docteur Glas* de Hjalmar Söderberg (1869-1941), publié en 1905.

Certains lecteurs français connaissent Hjalmar Söderberg, notamment pour son drame *Gertrud*, adapté au cinéma en 1964 par Carl Theodor Dreyer. On trouve même certains esprits méticuleux pour se souvenir de son roman, *La Jeunesse de Martin Birck* (1901, traduit en français en 1993 par Elena Balzamo). Très rares, en revanche, sont ceux qui ont en mémoire *Docteur Glas*, ce livre cruel et réjouissant, que les éditions Libretto republient justement. Or, le *Gregorius* de Bengt Ohlsson repose entièrement sur le *Docteur Glas* de Söderberg. On peut même dire qu'il n'existerait pas sans lui.

Mais rassurons d'emblée notre lecteur : il n'est pas nécessaire de connaître *Docteur Glas* pour lire *Gregorius*. D'ailleurs, il y a bien longtemps que l'on ne lirait plus rien si l'on voulait éviter ces livres qui paraphrasent, reprennent, évoquent, corrigent ou contredisent d'autres livres : l'histoire littéraire est pleine d'échos.

Car les écrivains sont des lecteurs. Et quand ils écrivent,

c'est en se souvenant des livres qu'ils ont lus, aimés ou détestés, des livres dans lesquels ils se sont égarés, dans lesquels ils s'égarèrent encore, sans même s'en rendre compte. Parfois, ils s'en défendent cependant, ou restent discrets sur leurs inspirations. Parfois, au contraire, leur démarche est explicite. C'est le cas de Bengt Ohlsson, ici, qui s'adresse à un écrivain et une œuvre en les tutoyant. Faut-il que nous les tutoyions aussi ?

Posons-nous la question autrement, s'agissant par exemple de textes aussi divers que les *Fables* de La Fontaine, *Vendredi ou les Limbes du Pacifique* de Michel Tournier ou *Shim Chong, fille vendue* du grand écrivain contemporain coréen Hwang Sok-yong. Faut-il avoir lu (ou relire) les *Fables* d'Ésope, *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe ou l'*Odyssee* d'Homère pour en goûter l'art ou la grâce ? Non.

Dans *Gregorius*, Bengt Ohlsson s'empare d'un personnage secondaire du *Docteur Glas* (le fameux pasteur Gregorius) pour revisiter son intrigue d'un autre point de vue. C'est comme si l'on observait les déambulations de *Mme Bovary* depuis la fenêtre de M. Homais, son pharmacien. Le jeu littéraire est amusant certes, mais il ne tiendrait pas si le livre n'était qu'un pastiche. Les classiques sont encombrants.

Le tour de force de Bengt Ohlsson est d'avoir su rester très proche de son modèle tout en composant dès les premières pages un roman qui n'a rien à voir. Un roman qui voit le bon Dr Glas devenir un personnage secondaire dans la vie du pasteur Gregorius, quatre-vingt-dix-neuf ans plus tard. Si la littérature était une affaire de morale, il faudrait dire ici que nous sommes, tous, le personnage secondaire de la vie d'un autre.

Ou que tous les personnages ont droit à leur roman.

Nils C. Ahl

Après le dîner, Helga annonce qu'elle pense faire une promenade. Märit s'affaire à débarrasser la table. Il me semble saisir un changement dans son visage las et jauni : comme un store qui remonte.

Et je me demande si Helga a prémédité tout cela. Peut-être savait-elle que j'éviterais de lui poser des questions compromettantes avec Märit dans la pièce. Peut-être le devine-t-elle seulement.

Je réponds que c'est peut-être aussi bien, puisque je dois préparer le cours de confirmation.

Elle hoche la tête et se lève. L'envie me prend de la retenir. Je ne sais pas pourquoi.

– Écoute, ma chérie.

– Oui?

Et quand elle me regarde, je comprends pourquoi.

Je voulais voir si elle avait encore ce visage-là, ce soir. Ce petit sourire, ces lèvres si pincées qu'elles blanchissent presque.

– Réfléchis bien où tu vas.

Elle hausse les sourcils.

– Il fait chaud dehors, dis-je. Sais-tu bien comme il fait chaud? C'est le genre de soir où tous les gens sortent. Et ils sortent pour de mauvaises raisons. Je veux dire, pas parce qu'ils pensent que ce sera agréable, mais parce que rester à l'intérieur leur est insupportable. Un soir comme ça, vois-tu, les seuls à rester chez eux sont ceux qui, pour une raison ou

une autre, ne *peuvent pas* sortir. Tu comprends ce que je veux dire ?

Elle hoche la tête. Je devine une pointe de peur dans ses yeux, comme si elle craignait que tout ceci s'éternise. Peut-être est-ce pour cela que je continue.

– Des malades et des vieux. Ils restent enfermés dans leur cage et toussent à en mourir. Peut-être ont-ils des plaies qui s'infectent, avec des mouches qui s'agitent autour de leurs bandages sales. Et ils entendent les voix joyeuses qui montent de la rue, les enfants qui rient, les vendeurs qui circulent avec leurs carrioles et vantent leurs marchandises à la criée, et ils entendent la vie leur passer devant en maudissant leur sort : devoir, un soir pareil, rester là avec un genou infirme depuis la naissance, ou un pied écrasé sous une caisse... Ou de tout petits enfants, peut-être malades eux aussi. Peut-être ont-ils mal au ventre, ils crient, geignent, se plaignent, en sueur, sales, ébouriffés...

Elle baisse les yeux et hoche rapidement la tête.

– Tu comprends ?

– Oui, chuchote-t-elle.

– Les rues sont pleines de gens qui ont fui cet enfer. Je veux juste que tu gardes ça à l'esprit, et que tu observes une certaine prudence. C'est tout.

– Je n'y manquerai pas. Tu fais bien de me le rappeler.

Quelques secondes de silence. Märit s'est dépêchée de partir avec son plateau bringuebalant. Mon épouse serre le cadre de la chaise, frotte nerveusement ses pouces sur sa surface lisse. Et à nouveau ce sourire. Avec un petit signe de tête, elle quitte la pièce. Le frou-frou empressé de l'étoffe de sa robe.

Ce petit sourire. Ces lèvres pincées. Pourquoi ce souvenir resurgit-il ?

Je reste immobile devant la table vide de la salle à manger en me massant doucement les tempes avec les poings. Comme pour malaxer ces images et, à force, les refouler dans les recoins de mon cerveau. Mais en vain. Comme pour tout ce que j'essaie de refouler. Je revois très clairement le singe.

C'était place Stortorget, il y a plusieurs années de cela,

j'avais vu un attroupement et m'en approchai : quelques saltimbanques ambulants, probablement des bohémiens, je ne me souviens pas. Le petit singe était accoutré en marin, uniforme, pompon et tout. Les bohémiens avaient construit un petit manège avec une vieille roue de carriole, ils y avaient attaché un siège sur lequel trônait le singe, tandis qu'un homme faisait tourner la roue. La foule applaudissait à chaque poussée. L'animal, terrorisé, regardait autour de lui en desserrant les lèvres, comme s'il riait et, parfois, peut-être quand l'effroi le submergeait, il faisait la moue, on aurait dit alors que le singe, la bouche en cœur, faisait du gringue au public qui applaudissait de plus belle, avec une intensité inouïe. Un cordonnier ivre lâcha des commentaires obscènes.

Un détail qui fendait le cœur était la façon que le singe avait de se tenir la tête pour que son pompon de marin reste en place. (Cela ne peut pas être un geste naturel chez un singe, l'animal avait dû être dressé à ça, et je préfère ne pas imaginer à quelles méthodes les bohémiens avaient recouru.)

Le sourire du singe et peut-être aussi ses yeux bruns perdus sont devenus ceux de ma femme.

Je vais ouvrir la fenêtre. J'essuie la sueur de ma lèvre supérieure. Je me penche dehors, mais recule en entendant ses pas vifs et légers crisser sur le gravier, car je ne veux pas qu'elle croie que je suis à la fenêtre pour l'espionner.

Je m'assois sur la chaise revêtue de cuir, tourné vers l'intérieur : si elle lève les yeux vers la fenêtre elle ne me voit pas, et je ne la vois pas non plus, et je songe à la tirade confuse que je viens de débiter sur tous ces gens qui ont fui dans la rue parce que c'est insupportable de rester enfermé à l'intérieur.

J'aurais aussi pu mentionner toutes les femmes lassées de leur mari qui sortent à la recherche de nouvelles aventures.

Quand les claquements de ses pas ont disparu là-bas, du côté de Bastugatan, avalés par le charroi, le chahut et tout le tintouin, je risque un œil.

J'aperçois une jeune famille, c'est un livreur de bois nommé Lagerström et sa jeune épouse, ainsi que leurs deux enfants,

un garçon de cinq ans et une fillette que j'ai baptisée du nom de Svea il n'y a pas si longtemps.

Ils traversent le cimetière à pas lents ; Mme Lagerström raconte quelque chose en recherchant visiblement l'approbation de son mari, il marche les mains dans le dos en la regardant à intervalles réguliers, comme s'il l'incitait à continuer.

Soudain, elle m'aperçoit à la fenêtre et s'arrête net. M. Lagerström suit son regard, ils me saluent de la tête, et moi aussi. Je remarque mon réflexe de prendre aussitôt un air pensif et inspiré, comme si je réfléchissais intensément à mon prochain sermon.

La conversation du jeune couple a cessé, et M. Lagerström montre du doigt un coin du cimetière. Son écoute sérieuse a cédé à une expression de satisfaction et d'optimisme, comme s'il vantait les mérites de quelque nouvelle bâtisse ou admirait la beauté de la nature.

Je me demande quand Mme Lagerström reprendra le cours de son récit. Si elle le reprend seulement.

Peut-être a-t-il vraiment vu quelque chose qui l'a ravi ? Ils sont installés en ville depuis peu, venus du fin fond du Västergötland.

Je me souviens quand je l'ai rencontré, quelque chose chez lui me mettait mal à l'aise. Il avait une lettre de recommandation de son employeur, alors que ce n'était pas nécessaire. Son regard bleu clair ne fléchissait pas, sa poignée de main était presque trop ferme et il a répété plusieurs fois, dans son dialecte traînant, qu'il était à mon service en cas de problème ou si j'avais « besoin d'une bonne paire de poings », selon son expression. Le jus de chique endeuillait la commissure de ses lèvres et il se raclait la gorge à intervalles réguliers, comme pour signaler sa présence, sans que rien chez lui témoignât d'une gêne ni d'un quelconque embarras. Il me regardait comme le premier épouvantail venu, mais sans insolence ni mépris : plutôt parce qu'il regardait tout un chacun – épouvantails et prêtres, ivrognes et nobles – avec les mêmes yeux bleus et francs.

Il y a des gens comme ça. Ils sont persuadés d'être destinés à de grandes choses. Ce qui est curieux avec eux, c'est qu'ils sont capables de trouver cette grandeur n'importe où, comme dans le simple fait de livrer du bois pour subvenir aux besoins d'une femme et de deux enfants.

Parfois je me dis que ce trait de caractère, ou cette vision de la vie, on l'appellera comme on voudra, est ce qu'il y a de plus important au monde. De telles personnes peuvent aller très loin. Oui, on pourrait nommer ce livreur de bois roi ou Premier ministre et, après avoir pris un café, il classerait les dossiers en piles distinctes, attaquerait un problème à la fois et, quand il ne comprendrait pas quelque chose, irait tout naturellement demander conseil, sans en éprouver la moindre gêne.

Probablement s'acquitterait-il parfaitement de ses tâches et laisserait-il le souvenir d'un grand homme d'État.

La famille Lagerström est hors de vue. D'autres arriveront bientôt.

Soudain je sens mon cœur qui s'emballe. Le sang me monte au visage. Je me précipite devant le grand miroir. Je cherche un signe. Je ne sais pas quoi.

C'était clairement une palpitation. Ça laisse dans le corps une impression curieuse et désagréable. Comme une pierre qui tombe dans le lac, les ronds se propagent d'abord violemment puis s'affaiblissent.

Je me tiens à la commode, les doigts sur le napperon en dentelle de tante Anna. Le personnage dans le miroir a une figure rouge écrevisse, comme une punaise écrasée sur un grand mur blanc.

Il faut que je tienne un journal, et avec précision, de façon à savoir si ces palpitations se font plus fréquentes. Je veux pouvoir indiquer exactement au Dr Glas quand ces palpitations sont survenues. Peut-être répétera-t-il pour lui-même à voix haute ces dates et ces heures en les notant dans son carnet...

Ou peut-être la chose lui paraîtra-t-elle étonnante. Peut-être apercevrai-je une lueur amusée dans l'œil du docteur, qui signifierait : «Alors comme ça, pasteur, on a une peur bleue de la mort?»

Bien sûr. Cette idée le réjouirait.

Je déglutis. Je vois avec dégoût ce mouvement se propager parmi tous ces plis flasques qui pendent, la peau fripée de mon cou. Qui fait penser à un rideau qui se lève.

Ou descend.

Je suis aux aguets. Parfois, une autre palpitation survient après seulement quelques minutes. Ça peut arriver à tout moment.

J'ai l'impression qu'un animal s'est réveillé à l'intérieur de mon thorax. J'ai l'habitude d'imaginer un vison. Je ne sais pas pourquoi. Un vison longtemps resté en hibernation. Il s'est à présent réveillé et agite sporadiquement ses petites pattes. Celles-ci ont des griffes acérées. Le vison ne cherche pas à nuire. Il n'a pas d'âme comme nous, ni le même genre d'intentions.

Le vison s'est réveillé et ne comprend pas pourquoi il doit rester là-dedans. Il se sent enfermé dans la cage thoracique. Alors il fait ces violentes ruades. Ce qu'il y a d'horrible avec ce vison, c'est qu'il ne comprend pas le mal qu'il peut me causer. Il veut à tout prix sortir.

Alors il se débat et griffe. Ses mouvements se propagent comme un pouls lourd et douloureux dans tout mon corps.

Ça peut revenir n'importe quand.

Je guette des signes de changement. Que la couleur du visage pâlisse, que la respiration se calme. Mon regard est clinique.

Puis il n'est plus du tout clinique.

Je suis juste en train de dévisager un vieux bonhomme terrorisé. Un étranger. Rien dans les traits de son visage ne m'est connu ou familier.

C'est si évident : je regarde un organisme en décrépitude. Les cheveux qui grisonnent et tombent. La peau qui se ride et pend.

Autre image paralysante : si l'homme dans le miroir était une fleur, le jardinier s'arrêterait bientôt devant, froncerait les sourcils et poserait son arrosoir, avant de se pencher pour arracher la plante fanée, car plus rien ne pourrait la sauver. Et c'est l'ordre de la nature. De nouvelles fleurs poussent, et il leur faut de la lumière et de la place.

Dans une vision cauchemardesque, c'est justement cela dont Helga s'est aperçue. Elle a vu cette plante jadis si vigoureuse, qu'elle considérait autrefois avec fierté et confiance, tant elle était magnifique et verdoyante, et un peu plus grande que toutes les autres. Mais à présent tout l'indique : le jardinier peut à tout moment se pencher pour arracher la fleur flétrie avec ses racines puis la jeter au compost sans s'émouvoir et, pour cette raison, elle doit s'écarter de cette fleur avant que sa flétrissure ne la contamine.

Elle s'écarte de moi selon la même inflexible loi de la nature. Elle le fait pour sa propre survie.

Me voici donc devant un monde où tout ce en quoi j'ai cru, tout ce que j'ai porté aux nues est à présent à terre, piétiné dans la boue sous des sabots sales.

Un monde où tout vise à la survie. Un monde où des concepts tels que la conscience, la sollicitude ou la tendresse résonnent comme des coquilles vides, et je suis assailli par le soupçon grisâtre que toutes ces belles idées n'étaient en fait qu'un pis-aller inventé pour rendre supportable cette vallée de larmes. Quelque chose de sucré à sucer pendant l'interminable marche vers le trou béant de la tombe. Rien d'autre.

Un monde où l'homme n'est pas bien supérieur aux insectes, et où mon épouse me fuit en se jetant dans le fracas de Stockholm pour trouver un mâle plus viable avec qui s'accoupler.

Voyez ce visage cramoyisé, voyez ces touchantes tentatives de faire disparaître sous une mèche de cheveux cette calotte lisse qui pointe au sommet du crâne, voyez le blanc de ces yeux injectés de sang et ces pupilles qui papillonnent d'angoisse. Presque comme le singe sur son manège.

Il faut que je sorte. Je devrais me consacrer à mon travail, mais tant pis.

À force, j'ai appris. À force de me retrouver à mon bureau, somnolant, et de regarder l'heure en me demandant combien de temps s'était écoulé. Combien de temps avait duré mon absence. Combien de temps mes pensées avaient erré par les

ruelles, quelques mètres derrière elle, comme un compagnon muet. Tremblant autant d'effroi que de curiosité. Qui est-ce ? Peut-être là, sous un porche de la place Järntorget. Peut-être un discret sifflement pour attirer son attention. Et le compagnon muet se penche en avant, intéressé, et voit l'éclat fiévreux dans ses yeux. Les lèvres rouges qui se fendent, un sourire désarmé, une bouche ouverte. Son corps tressaille tandis qu'elle ralentit le pas, comme si quelque chose essayait de la retenir, de lui faire tourner les talons, mais que ses pieds la poussaient vers lui.

Non, il faut que je sorte.

Je prends l'escalier de derrière, pour que personne ne me voie. Je ne veux pas avoir à donner d'explications à Märit, Sivert ou qui que ce soit.

En même temps, je suis conscient de ne faire qu'empirer les choses. Si quelqu'un venait me voir... J'imagine les voix. Les intonations exactes. Non, la dernière fois que je l'ai vu, il était au salon, là-haut... Il a dû sortir par-derrière. Je me demande bien pourquoi. Et voilà, les ragots sont lancés.

Une fois dans la rue, je ralentis le pas. Je marche les mains dans le dos, regardant droit devant moi. Parfois, je remarque que les gens me saluent de la tête, s'inclinent en ôtant leur chapeau. Mais si je prends l'air assez grave, personne n'osera venir m'importuner avec ses problèmes. Je le sais d'expérience.

La chaleur est oppressante. Le soleil cuit encore les toits. Il ne se couchera pas avant un moment. Les gens restent du côté ombragé de la rue. Il n'y a presque aucun vent. Dans les arrière-cours, du linge sèche, mais toutes les chaussettes et les chemises pendent mollement à leur fil.

Je commence déjà à regretter ma sortie.

Peut-être ai-je l'odorat plus sensible que les autres. Avec ce genre de temps, on dirait que quelqu'un a tendu une toile sur nous, juste au-dessus des toits, qui concentre toutes les puanteurs et tous les effluves près du sol, les concentre en une soupe chargée de bactéries.

La puanteur de quelques latrines qu'on n'a pas vidées depuis longtemps se déverse dans la charcuterie, où les corps

d'animaux pendent en ligne et où de petits nuages de mouches s'affairent à vomir sur la viande et à y pondre leurs œufs et que sais-je encore. La sueur et la crasse des passants, une bouffée de quelque parfum bon marché, des flaques d'urine de cheval dans le caniveau, un tonneau d'ordures plein à ras bord devant un débit de bière... Tout se mélange, se souille et s'infecte. Il n'y a nulle part où fuir.

Et pourtant je continue. La possibilité existe – même infime – que je tombe sur elle par hasard.

Naturellement, c'est pour ça que je suis là. L'espoir – ou la crainte – de nous retrouver dans une situation où les masques tombent et où tout devient clair.

– Pardon, monsieur le pasteur ?

Une voix d'homme sur la droite. Une voix de femme qui tente de le faire taire.

Je continue droit devant moi. Mais je sais que j'aurais dû m'arrêter, ne serait-ce que pour le fusiller du regard. Il est tout à fait normal d'avoir l'air grave, plongé dans ses pensées. Surtout pour un pasteur. Mais pas au-delà d'une certaine limite, pour ne pas paraître bizarre aux paroissiens.

Au fond, je ne suis pas fait pour être pasteur. Je me demande si j'aurais choisi le même métier si, à vingt ans, j'avais pu voir l'avenir. Si j'avais pu faire un tour dans la peau de cet homme de bientôt soixante ans. Si j'avais pu faire l'expérience de cette gêne quand les conversations enjouées cessent sur mon passage et que les chuchotis-chuchotas reprennent de plus belle dans mon dos quand ils croient que je ne les entends plus... De même, j'ai appris à reconnaître sans coup férir cette succession de voyelles eeoo-u... puis un «s» à la fin. Eeoo-u... s

Gregorius.

Où que j'aïlle, à chacun de mes pas, les conversations meurent autour de moi, puis j'entends ces voyelles.

Je veux pouvoir marcher incognito dans la rue. Je ne veux pas attirer l'attention.

Mais je ne suis pas non plus d'une timidité de violette.

Petit garçon, j'aimais attirer l'attention. De tous mes frères, j'ai appris à lire le plus tôt. Mon frère Egon n'a jamais voulu

l'admettre, c'était pour lui comme un chiffon rouge, il était presque touchant de le voir se mettre dans tous ses états quand il était question de savoir si j'avais su lire à trois, quatre, ou cinq ans. On aurait dit qu'il soupçonnait tous les membres de la famille d'œuvrer sournoisement à une falsification de l'histoire. Comme si nous retranchions régulièrement quelques années à l'âge où j'avais appris à lire et en ajoutions pour lui.

Cet automne, il aurait eu soixante-douze ans. Une vie longue et réussie. Il vivait de ses rentes sur un îlot au large de Vaddö, où il traînait sa pingrerie et sa canne, empoisonnait la vie de ses gens et enchaînait les projets excentriques. Les dernières années, il avait entrepris de faire gratter la mousse des rochers après avoir fait un voyage à Marstrand où il avait été saisi par «la puissance et l'âpreté» de tant de falaises nues.

Enfin, Egon pouvait dire ce qu'il voulait. Je me revois clairement le soir, lisant tout haut les Évangiles.

Ce ne pouvait être un hasard que ce fût moi, et non lui. En eût-il été capable, on l'en aurait certainement chargé, de même que c'était toujours à lui qu'était confié le maniement de la scie, de la faux et de la hache. Sur ce point, aucun doute : si quelque chose devait être fait correctement, il valait mieux qu'Egon s'en occupât.

Oui, «touchant», c'est le mot. À mes yeux, il n'y en avait que pour Egon, alors que j'étais, moi, toujours jugé un peu trop léger, trop sensible, trop fluet.

Mais de fait, s'il se trouvait un seul domaine où je fusse supérieur à Egon, où pour une fois je me montrasse capable et entreprenant, il n'en dormait plus de la nuit.

Il pouvait dire ce qu'il voulait, le vieux bouc. C'était là que je m'épanouissais. Là que je sentais mon pouvoir : dans cette capacité à faire impression sur les autres et à exercer une influence sur eux.

J'étais intensément présent dans chaque ligne, chaque passage, chaque histoire qui franchissait mes lèvres. Je ne voulais pas seulement lire à haute voix, je voulais aussi comprendre ce que je lisais. Ce qui n'était pas le plus simple pour un garçon de sept ans.

Quand je lisais les Saintes Écritures, tout disparaissait autour de moi. La table poisseuse, l'odeur lourde de la lampe à pétrole, le vent qui sifflait entre les vitres mal jointes.

J'étais transporté dans un autre monde. Un monde de déserts, de bergers, de sacrifices. D'encens, de safran, d'or et d'argent. Un monde où des rois partaient en guerre et ramenaient esclaves et captifs. Un monde où tout ce à quoi j'étais habitué, ces allusions, ces mots couverts et ces échanges de regards dérobés, et surtout ce silence douloureux dans lequel j'avais grandi, ce silence qui avait enveloppé mon enfance comme une nuit de novembre sans fin... Tout dans la Bible s'éclairait d'une lumière vive et impitoyable, tout ce qui rendait difficile la vie humaine : toute cette jalousie, cette malveillance et toute cette aspiration désespérée à être destiné à quelque chose de grand et de beau, ou au moins qui eût un sens...

Quand je lisais ces récits, je me sentais pris à partie. Comme si l'on me faisait une grande confiance. Des expériences vécues par des hommes mille ans avant ma naissance, et toujours aussi actuelles.

L'histoire de Joseph, jeté par son frère dans le puits, n'est pas juste un conte passionnant et horrible. Tant de choses de ma propre vie s'en trouvaient éclairées. C'était comme si une voix me parlait, chaleureuse et bienveillante, malgré ces récits troublants et désagréables.

Après avoir lu l'histoire de Joseph et de son frère, j'ai porté sur mes propres frères un regard neuf. Plus rien n'était plus comme avant. Toutes nos fâcheries s'expliquaient, se tenaient, et ne semblaient plus aussi effrayantes et incompréhensibles.

Attirer l'attention me plaisait. Mais ce qui me plaisait le plus était de poser les questions suscitées par la lecture, et je le faisais directement, à table, d'une voix haute et claire – et je remarquais que ces questions étaient nouvelles pour les autres aussi, même pour Père et Mère.

Et je comprenais qu'ils avaient lu leur bible comme une récitation quelconque, sans réfléchir à ce qu'ils lisaient.

Ils tentaient bien sûr de minimiser les choses et de me ridiculiser – « pas de ton âge » était une expression récurrente –,

mais je voyais bien que mes questions leur entraient dans le crâne et continuaient à les tarabuster une fois la maisonnée plongée dans le noir... leurs corps endoloris par le labeur de la journée sans pour autant trouver le sommeil.

Oui, c'était évident. Quelque chose avait été mis en mouvement. Je me souviens avoir plusieurs fois levé les yeux, après avoir lu un long passage, et regardé chaque visage, l'un après l'autre, tandis qu'un silence tendu s'installait dans la pièce. Egon et les autres étaient sans doute bien tentés de se défaire de ce que je leur avais lu en murmurant une moquerie ou en imitant un mot que j'avais mal prononcé... mais quelque chose de plus fort les en empêchait. Quelque chose à quoi ils avaient songé durant leurs heures d'insomnie.

Pendant une période, quelques mois peut-être, de vives discussions se sont élevées autour de la table de la salle à manger.

Je me souviens des sourires et des regards que Père et Mère échangeaient à la dérobée, et de ce qu'il y avait d'étrange à parler avec mes frères de sujets importants sans redouter que tôt ou tard tombât un sarcasme.

Les mots et les idées tournoyaient librement entre nous, tous se regardaient avec des yeux brillants de curiosité, écoutaient et respectaient ce que chacun avait à dire.

C'était aussi bouleversant que si la famille s'était mise d'un coup à parler une autre langue : le persan, le grec, ce qui jusqu'alors paraissait impossible – et voilà non seulement que cela s'avérait possible, mais que tous semblaient jouir d'une aisance miraculeuse dans cette langue étrangère. Sans l'avoir jamais su!

Puis un soir arriva. Je me souviens que nous avions des ennuis, quelques vaches étaient tombées malades, elles tousaient, grognaient et tremblaient sur leurs pattes, le vétérinaire était venu du bourg et s'était entretenu avec Père, l'air pré-occupé. Personne d'autre ne savait de quoi il retournait, ou si les autres savaient, personne ne m'avait rien dit.

Ce soir-là, on entendit Père pousser un rugissement, qui détruisit tout. Ce rugissement retentit en pleine discussion entre Egon et moi, je venais de me lancer dans un raisonnement sur

un ton léger, le cœur gai, et nous avions sans doute fait quelque chose dont Père s'était irrité, nous nous étions peut-être coupé la parole, peut-être Egon avait-il rit trop fort.

Tous s'étaient tus d'un coup et regardaient Père avec effroi, le blanc de ses yeux fous, son front écarlate, les filets de salive à la commissure de ses lèvres.

Il se leva et sortit en claquant la porte, que tout le monde fermait d'habitude si doucement à cause de ses vitres fêlées. On entendit alors un sinistre bris de verre sur le sol de l'entrée.

Et je découvris quelque chose de terrible : tout le monde avait honte. Cette langue étrangère que nous avions appris à maîtriser, et dans laquelle nous avions trouvé une telle joie, apparaissait déjà comme une bizarrerie incompréhensible et dont nulle personne sensée ne saurait avoir le moindre usage. Ridicule même, à l'écouter de plus près.

Il avait suffi d'un instant.

Il y avait quelque chose dans le visage de Père quand il s'était levé pour sortir.

Il m'a fallu de nombreuses années pour comprendre combien il se détestait lui-même à ce moment-là.

Il savait très bien ce qu'il faisait. Il savait que les soirées autour de la table ne seraient plus jamais les mêmes. Et pourtant, il fallait qu'il le fit. Il était forcé de tuer notre joie. Il ne supportait pas de voir ses enfants grandir. Peut-être comprenait-il que nous ne tarderions pas à le dépasser. C'était peut-être déjà fait.

Le soleil va bientôt se coucher. Les tuiles rougeoient doucement au crépuscule. Je longe un terrain vague où quelques gamins des rues jettent des mottes de terre sèche contre le mur d'un immeuble et crient de joie à chaque petit nuage de poussière, en imitant le bruit d'une explosion. Un bâtard regarde la scène avec intérêt, un petit garçon s'approche du chien, la main tendue, mais se fait rudement rappeler à l'ordre par son grand frère.

Je traverse la place Brunkenbergstorg, presque déserte, bordée de fiacres vides. Sur l'un d'eux, un cocher boit une pils. Il s'essuie la bouche d'un revers de manche et se penche pour raconter quelque chose, d'une grosse voix d'ivrogne, à deux jeunes femmes qui opinent, gloussent et pouffent. Tous se taisent sur mon passage. Le cocher a l'air de retenir son souffle. Son visage devient cramoisi, ses yeux semblent sur le point de sortir de leurs orbites. Je regarde droit devant moi. J'ai à peine fait dix mètres que le cocher lâche un mot tout bas, et les filles éclatent d'un rire perlé.

Pourtant, je me sens d'humeur plus légère. Je suis dehors depuis longtemps. Peut-être sera-t-elle rentrée avant moi? Elle sait que j'ai beaucoup à faire. Peut-être se demandera-t-elle où je suis passé, peut-être interrogera-t-elle Märit? Peut-être sera-t-elle à la fenêtre à mon retour, quand je traverserai le cimetière...

Mais je n'ai pas encore l'intention de rentrer.

L'église Klara sonne neuf heures. Alors que je traverse l'esplanade de Tegelbacken, une bourrasque souffle de la baie de Riddarfjärden. Une femme qui me croise pousse un petit cri en retenant son chapeau. Elle me sourit, comme on peut sourire à un inconnu quand le temps change, et je lui souris à mon tour, même si ça ressemble plutôt à une grimace.

Je viens de m'engager sur le pont Vasabron quand je me fige. J'aperçois quelque chose du coin de l'œil, peut-être une combinaison familière de couleurs qui me fait regarder vers la gauche, de l'autre côté du pont.

C'est Helga.

Je m'arrête et je la suis des yeux, mais elle ne me remarque pas. Elle marche d'un pas vif, les yeux fixés sur le sol. J'ouvre la bouche pour l'appeler, sans parvenir à produire le moindre son.

Tout est fini en quelques secondes, j'ai juste le temps de voir sa bouche rouge, ses lèvres serrées, puis elle s'en est allée, pressée, les cheveux flottant sur la nuque. Elle se déplace comme si elle était pourchassée. Mais je ne vois personne qui la suit.

Des voix enjouées et bruyantes se rapprochent, des messieurs, je m'accoude au parapet en regardant l'eau, le temps qu'ils passent. L'un d'eux vante avec un léger accent danois les mérites d'une invention aux perspectives d'avenir fantastiques et qui va changer nos vies, mais je n'ai pas le temps d'entendre de quoi il s'agit.

Tout mon sang m'est monté à la tête, il gronde et m'opresse. J'ouvre plusieurs fois la bouche pour soulager la pression de mes oreilles, mais rien n'y fait. Je n'ose pas bouger. Il peut survenir à tout moment, ce spasme dans ma poitrine. Ce sera peut-être la pire attaque jusqu'à présent.

Tandis que l'angoisse de mourir me paralyse, je m'agrippe au parapet comme un matelot au bastingage d'un navire qui chavire. J'arrive pourtant à me laisser aller à des rêveries étrangement consolatrices.

Mes yeux se perdent vers l'île de Långholmen, posée là-bas comme une grosse limace noire, et je songe à tous les hommes

qui y sont emprisonnés : j'ai beau être un citoyen respecté, avec une belle maison et une jeune épouse, quelque chose dans leur situation m'est familier.

Ma prison est pire, car je la porte avec moi, où que j'aille.

Ma prison, c'est d'être tenu par tous pour autre que ce que je suis.

Ma prison, ce sont tous les désirs que je n'ai jamais osé exprimer. Au lieu de quoi j'ouvre la bouche et j'entends à mon grand étonnement tout autre chose en sortir.

Ma prison, c'est toute cette peine et tout ce désespoir que j'ai enfouis dans des cachettes si ingénieuses que je ne saurais jamais les retrouver, quand bien même j'essaierais.

J'inspire le parfum acidulé du Mälär en me découvrant assez apaisé, même si je tire un bilan de ma vie particulièrement sinistre, pour ne pas dire tragique.

Je constate que je porte en moi ma propre prison, et c'est la vérité.

En même temps, je trouve que c'est une belle image. Je ne peux m'empêcher d'être assez satisfait de l'avoir trouvée moi-même.

Et la satisfaction que me procure la beauté de cette image est plus forte que ce que l'image contient de tragique. Tant ma vanité dépasse tout le reste.

C'est comme si l'image de l'homme qui porte en lui sa prison ne me concernait pas.

Je suis tel le condamné à mort qui, au lieu de s'effrayer de son exécution prochaine, s'abîme dans la contemplation de la magnifique écriture avec laquelle son arrêt est rédigé.

Là aussi, quelle belle image.

Pas autant que la précédente, mais pas mal du tout.

Oui, je dois décidément être un cas désespéré.

Jusqu'ici, j'arrive au moins à en rire.

Comme je ris de l'état d'esprit où je me trouvais à l'instant, aux abois, écumant les rues en imaginant tomber sur Helga, si possible dans quelque situation compromettante. Et la voilà qui passait, de l'autre côté du pont. Mais seule. Sans jeune amant à son bras.

Je ne peux y voir qu'un signe. C'est la façon qu'a le Seigneur de secouer la tête avec amour face à mon imagination débridée, comme ma mère le faisait, le soir, quand je n'arrivais pas à m'endormir.

Tout m'effrayait, ce qui existait et peut-être encore plus ce qui n'existait pas.

Mère s'assoyait à mon chevet, me caressait la tête en énumérant tout ce dont nous pouvions nous estimer heureux. À voix basse, afin que personne n'entendît, elle parlait du lit bien chaud et de la chemise de nuit douillette, du toit qui nous protégeait de la pluie glacée et de la neige humide, des murs qui nous abritaient du vent mordant, et qu'une nouvelle journée s'était écoulée où nous avons pu manger à notre faim et étancher notre soif, et que j'avais des parents et des frères qui tenaient à moi.

Après avoir écouté cette énumération, mon inquiétude et ma peur m'apparaissaient à la fois injustifiées et un peu ridicules.

Tout ce que mon imagination avait engendré de fantômes et de revenants, de loups-garous et de forcenés en fuite se dissipait et pâlisait devant les sujets tangibles dont se réjouissait ma mère : le feu dans le foyer, la nourriture sur la table, le toit et les murs autour de nous.

Du moins c'est ainsi dans mon souvenir.

De la même façon, je sens la main du Seigneur sur ma tête, comme s'Il voulait me montrer : Regarde, la voilà, seule, qui se promène, exactement comme elle l'a dit. Elle a l'air inquiète, aux abois, et elle a besoin de ton aide, de ton soutien et de ta chaleur.

Elle l'aura. Je promets, Seigneur, de lui donner tout ce que j'ai.

Enfin, je me redresse. Enfin, je peux contempler le monde qui m'entoure avec un amour débordant : la vapeur des bateaux dans la baie de Riddarfjärden, les filets de fumée des usines de Kungsholmen, le miroitement des lanternes dans l'eau noire, les voix rauques des rameurs au loin.

Derrière moi passent les carrioles, certaines avec un élégant

« cataclop », d'autres lentes et cagneuses avec leurs planches déglinguées qui bringuebalent – sur l'une d'elles un nourrisson crie et sa mère se penche pour lui donner le sein, qu'il rejette presque aussitôt en régurgitant avec une moue dégoûtée, avant de se remettre à crier; un paysan ivre dispute son valet de ferme, lui reproche quelque chose dont il ne se souvient « jamais », et le valet de ferme de vouloir à tout prix avoir le dernier mot.

C'est facile pour certains et dur pour d'autres. Soudain, j'ai cependant l'impression d'être au milieu d'un fleuve bruisant de vie : tout n'y aspire qu'à transmettre le don précieux de la vie, à transmettre une vie un peu meilleure que celle qu'on a soi-même vécue.

Je suis au cœur de ce bruissement. J'en fais partie. À l'instant, j'étais sur le rivage à le regarder couler devant moi. À présent, j'en suis au cœur.

Sur le point de rentrer, j'aperçois le Dr Glas. À une dizaine de mètres, il regarde l'eau tout en lissant sa petite moustache d'un geste rapide et nerveux. Il me vient une pensée étrange : qu'il guette la surface de l'eau pour voir si quelque chose va remonter.

Je dois aller le saluer. Ne pas le faire paraître curieux.

Son regard se détourne vers Riddarholmen, et cette pensée perdue : il a vu quelque chose emporté par le courant qui file vers le château.

Je pourrais rentrer à la maison. Je ne crois pas qu'il m'ait vu. Mais je veux prendre rendez-vous, je veux lui faire écouter mon cœur, savoir s'il entend quelque chose d'anormal.

Si j'étais un autre, j'aurais posé une main sur l'épaule du docteur et je lui aurais parlé de mon cœur inquiet, et des raisons pour lesquelles il a tant de mal à trouver son rythme régulier. Peut-être alors aurait-il pu m'aider ?

Au lieu de quoi, je reste à bonne distance, accoudé au parapet, et j'attends là, même si je sens bien que mon attitude semble beaucoup plus curieuse que si j'étais juste rentré chez moi.

Il finit par m'apercevoir, me salue d'un sourire forcé et me demande comment je vais. Tandis que je lui expose d'un ton léger mes irrégularités cardiaques, je me dis tout à coup que le

docteur est peut-être, lui aussi, sorti se promener dans l'espoir d'avoir la paix, que personne ne le reconnaisse, qu'aucun patient ne vienne lui déverser dessus ses petites misères.

Nous aurions peut-être dû choisir d'autres métiers, le docteur et moi.

– Venez me voir un de ces jours, pasteur, nous regarderons ça.

– Je n'y manquerai pas.

Le silence s'installe. Une carriole passe derrière nous. Dessus, quelqu'un chante une chanson obscène, avec plus d'amertume que de gaieté.

Il me semble déceler une légère expression de triomphe sur le visage du docteur. Ce n'est pas la première fois. C'est même plutôt une habitude oppressante. C'est la jubilation de l'athée face aux misères du croyant. Comme s'il disait : «Voilà comment va le monde. Voici tes brebis égarées. Pourquoi ne cours-tu pas après pour les ramener au bercail ? Peut-être sont-elles si nombreuses que tu n'y arrives pas ?»

Le docteur est jeune. Célibataire, mais quelque chose me dit que ce n'est plus pour longtemps. Il a sa petite clientèle, il est reconnu et respecté dans sa profession, il respire la prudence sans prétention. On ne sent aucune ambition chez lui. Apparemment pas d'audacieux projets.

Je le sais pourtant promis à un bel avenir.

Il va épouser une fille assez jolie, ils auront des enfants et il continuera de se rendre tous les jours à son petit cabinet.

Et tous ses confrères et amis mordront la poussière, l'un après l'autre. Leurs investissements, ceux qui ne pouvaient pas échouer, leurs projets estimés si sûrs : tout sera anéanti. Le soir, dans leurs gros fauteuils, ils boiront ce grand whisky dont ils ont besoin pour apaiser les tensions de la journée, puis un deuxième pour se sentir bien et un troisième, parce que jamais deux sans trois.

Et la jeune fille du monde belle à couper le souffle qu'ils ont épousée commencera à faire des crises de nerfs ; au début ils y verront quelque chose de piquant, le prolongement naturel de la sensibilité qui fait, n'est-ce pas, tout le charme de son

caractère mais, bientôt, les crises se feront de plus en plus fréquentes et elle finira à l'asile de Konradsberg, si elle ne se jette pas à l'eau un matin, en villégiature, quand les oiseaux chantent et que les bourdons bombinent dans les hautes herbes.

Le Dr Glas suit une route toute tracée, à une allure constante et prudente.

Aujourd'hui, on le remarque à peine dans ce tohu-bohu, parmi tous les gueulards qui jurent en jouant des coudes. Mais dans vingt ans, il sera le seul à tenir la route. Ses confrères et amis sortiront la tête du fossé où ils auront trébuché, cabossés, épuisés et usés, en lui lançant de longs regards étonnés tandis qu'il disparaîtra au loin.

J'essaie de faire les frais de la conversation. Je ne veux pas donner l'impression de ne l'avoir abordé que pour me plaindre de ma santé.

J'essaie le temps qu'il fait.

Le Dr Glas fait *hum* avec un petit sourire.

J'essaie les travaux du Parlement qui vont commencer sur l'îlot d'Helgeandsholmen.

Le Dr Glas fait *hum* en fronçant les sourcils.

J'essaie Helga et sa fatigue du soir.

Le Dr Glas fait *hum* d'un air absent. Peut-être l'imagine-t-il devant lui, sans jamais se lasser de la voir.

Un attroupement de mouettes rieuses s'est formé sur le côté nord d'Helgeandsholmen, un homme racle le fond d'une brouette et jette à l'eau des restes sanguinolents de bidoche. Des bouts restent collés à son racloir. L'homme le secoue, irrité. Plusieurs mouettes arrivent du Mälär et passent au ras de nos têtes, en fondant comme des projectiles.

Je regarde le docteur à la dérobée et, à la vue de ses joues lisses, je me sens affreusement mal rasé ; puis je me demande ce qui me pousse à rechercher à ce point l'approbation de cet homme, peut-être même son affection, alors qu'il paraît évident que jamais je n'y parviendrai.

Sans doute tous mes efforts rendent-ils la chose plus difficile encore.

Mais d'un autre côté, il en a été toute ma vie ainsi.

Je prends congé et je rentre. Je sens le regard du docteur dans mon dos. Je songe à mon épouse qui attend à la maison, toute seule.

J'ai un collègue, Halvar Sternelius, qui a quelques années de plus que moi.

En marchant, je repense à l'une de nos conversations. C'était sur l'île de Dalarö. Tard le soir, Halvar et moi étions sur la véranda, lui dans le fauteuil à bascule, moi sur le canapé, tous deux un plaid sur les genoux.

Halvar me racontait ce qu'il avait ressenti en marchant dans la rue, alors qu'il rentrait chez lui. Qu'il s'était surpris à se languir ardemment de sa femme. À nourrir à son égard les pensées les plus tendres. À lui adresser des mots pleins d'attention et d'amour.

– Pendant ces promenades, m'a dit Halvar, c'est comme si j'avais eu la révélation...

– Tu veux dire...

– L'amour entre un homme et une femme, quand il est... oui, parfait. Après, voyons, vingt ans ensemble, quand on a évité les plus gros écueils, qu'on est restés aussi intègres et purs qu'on a pu et vécu jour après jour dans un esprit de confiance et de respect... et que toutes ces années ont renforcé le mariage au lieu de l'affaiblir...

– Cela semble enviable.

Halvar a ri.

– Oui, c'est vrai. Ce que je n'ai jamais pu comprendre, c'est où passe toute cette tendresse, une fois que je suis rentré à la maison. Elle fleurit intensément pendant la promenade, mais plus je m'approche de notre jardin, plus elle disparaît. Quand je m'essuie les chaussures sur le paillason, j'essuie aussi ce sentiment chaud et intense. Et quand je franchis le seuil, c'est comme s'il n'avait jamais existé.

Je suis resté la bouche sèche, incapable de répondre.

Moi, c'est plutôt le contraire. Quand je rentre de promenade, il m'arrive de me sentir dur, froid, déterminé. Le genre d'homme inflexible. J'imagine que je pénètre dans la

chambre d'un pas décidé, avec de grands gestes. Que je suis un homme qui sait ce qu'il veut, et qui n'hésite pas à le formuler.

Pourtant, je sais qu'à peine passé le seuil cette résolution sera comme balayée par le vent.

Je vais m'asseoir au bord de son lit et écouter attentivement tout ce qu'elle dit, je vais m'apitoyer sur son sort et lui caresser le front, je vais rester là avec un air contrit tandis que les larmes couleront sur ses joues et, quand elle commencera à renifler et à chercher à tâtons quelque chose dans quoi se moucher, je lui sortirai mon mouchoir de ma poche de pantalon. Et en levant la tête, je me verrai dans le miroir de la cheminée. Ce visage cramoisi et ces joues tombantes.

J'ignore combien de fois j'ai regardé ce visage avec dégoût et mépris. Mais ce soir, je me surprendrai à avoir aussi un peu pitié de lui.

Jadis, il s'est senti aimé. C'était il n'y a pas si longtemps. Quand elle le regardait d'un œil chaleureux et curieux, qui jamais ne cillait.

J'aimais nous voir comme deux personnes solides. J'aimais la regarder en songeant à des mots comme «jeune et forte». Un jour, je m'en souviens, j'ai pensé à «une fourmi» en la voyant reprendre des chaussettes dans son coin, et elle s'était arrêtée en regardant le fil, comme si elle ne pouvait détacher les yeux de ce bout effiloché, oui, comme si elle n'avait encore jamais rien vu de semblable.

Aujourd'hui, elle a renoncé. J'essaie de me souvenir comment. J'essaie de retracer quelques étapes du chemin. Mais c'est comme on le dit : la ruine est lente. On ne la remarque pas.

Je suis bientôt arrivé à la maison. Les tavernes ont allumé leurs lanternes. Elles ont ouvert en grand leurs fenêtres sales. Des hommes en bras de chemise me regardent passer, sur leurs gardes. Ils tirent sur leurs pipes. Même les fenêtres des maisons sont grandes ouvertes, et déversent des cris et des rires. Les mères grondent tous les enfants qui s'agitent à l'approche du soir. Dans les jardins, des hordes d'habitants attendent qu'ils se calment, là-haut.

En traversant le cimetière, j'essaie d'imaginer Helga comme

je l'ai vue depuis le pont Vasabron. Grise, abattue, inquiète. J'imagine qu'elle a besoin de mon aide. Qu'elle est en train de sombrer.

Avant tout, j'essaie de me convaincre qu'il doit se passer quelque chose ce soir. Quelque chose de décisif. Et si je ne saisis pas l'occasion, et que je laisse ce soir être comme tous les autres, alors tout sera perdu.

Il y a quelques personnes attroupées devant la porte de la maison paroissiale. Je vois, de loin, Georg et Märit, et un grand maigre dégingandé, le regard tourné vers le cimetière. Il sur-saute en me voyant. Il se tourne vers les autres et pointe le doigt dans ma direction.

Georg lui pose une main sur le bras, comme pour lui signifier de rester là, puis se dirige vers moi à grands pas qui crissent fort dans le gravier.

– Quelle chance, dit-il alors qu'il est encore à une dizaine de mètres.

– Que s'est-il passé ?

– Cette homme, là-bas, dit Georg. Il insiste beaucoup. Il s'appelle Höglund, il a chez lui un petit garçon, eh bien, il dit qu'il ne passera pas la nuit. Je lui ai proposé de l'accompagner, mais il a semble-t-il perdu sa première fille voilà quelques années, et c'était vous, pasteur, qui aviez célébré l'enterrement, et...

Je passe mon chemin. Georg continue de parler, mais je n'entends pas ce qu'il dit. Là-bas, Höglund bat la semelle en tortillant son chapeau. Je vois son visage ridé sous la lanterne du porche. Je ne le reconnais pas.

Nous nous serrons la main. La sienne est grosse et chaude.

– Bonsoir, pasteur. Je ne sais pas si vous vous souvenez de moi.

Non, toujours pas. Höglund a des cheveux noirs en touffes qui semblent poussiéreux. Il a perdu plusieurs dents de la mâchoire supérieure. D'habitude, j'ai une bonne mémoire des visages, mais certaines personnes peuvent vieillir à en être méconnaissables en quelques années seulement.

– Je ne vois pas...

– Quand nous avons perdu notre petite Margareta, dit Höglund, ça nous est tombé dessus comme la foudre... Ça a été si vite. Il y a tellement de choses auxquelles nous aurions dû penser. Il ne nous est pas venu à l'esprit de faire venir le pasteur. Mais cette fois, avec Olof, nous nous sommes dit que...

Je fais un signe de tête à Georg. Puis nous nous mettons en route. Georg, Höglund et moi.

Höglund habite Norra Tullportsgatan et, pendant le bref trajet à pied, je m'enquiers de l'état du garçon, et s'il a fait l'objet d'un examen médical approfondi.

Höglund bredouille, ce que je trouve curieux car, d'habitude, les gens se souviennent de ces choses-là. J'ai entendu tant de parents rabâcher des mots comme « alité », « convulsions » ou « mucosités abondantes », avec une lueur désespérée dans les yeux, comme si répéter à l'envi ces expressions étranges leur donnait de la force.

Nous franchissons un porche et entrons dans une cour où la fumée est si dense qu'elle pique les yeux. Georg et moi toussons en détournant la tête.

Près du mur, une vieille touille un bidon, c'est de là que ça fume. Elle est probablement en train de brûler quelque chose. La vieille nous salue de la tête. Une petite fille debout à côté du bidon s'illumine en nous voyant et fait un pas vers nous, mais la vieille la tire par le bras : la petite fille perd l'équilibre et tombe sur les fesses. Elle commence à pleurer. Ses larmes mêlées à la crasse forment des stries noires sur son visage.

La vieille la soulève, l'assoit sur ses genoux et lui fait chut. Ses gestes témoignent d'une grande force physique.

Je me tourne vers Höglund, qui montre un escalier étroit grim pant le long de la façade de la maison.

Nous montons, puis entrons dans un gourbi si sombre que je devine à peine la silhouette d'Höglund devant moi, alors qu'il est si près que je pourrais le toucher. Je reste un instant immobile en respirant doucement pour ne pas tousser, le temps que mes yeux s'habituent à l'obscurité. Soudain, la mère est devant moi, le visage à la hauteur de ma poitrine, tanné, méfiant et raviné de chagrin.

– Merci, pasteur. Il n’y en a plus pour longtemps.  
Ses mots claquent, brefs et amers.

Je passe devant elle pour m’approcher du canapé le long du mur. D’abord, je ne vois qu’un tas de couvertures. Des bouts d’étoffe semblent pendre partout dans la pièce : de lourds tissus sinistres s’effilochent sur chaque table et chaque chaise.

– Le docteur a dit que ce n’était pas contagieux.

Je me tourne à demi. Mme Höglund est penchée en avant, attendant impatiemment que je m’assoie au chevet du garçon. Il y a un tabouret près du canapé. Je l’écarte un peu et m’y installe.

Olof est couché, visage contre le mur, une couverture remontée sur la tête. Impossible de voir s’il respire.

– Le pasteur est arrivé.

La mère, à nouveau. Elle s’est assise au pied du canapé. Elle secoue doucement Olof. Elle tire un peu la couverture. Le garçon ne bouge pas. Il a les mêmes cheveux noirs en touffes que son père.

J’ai l’étrange impression de regarder quelque chose d’inachevé. Sans doute parce que le souvenir de la tête de son père est si frais à mon esprit. J’ai à présent sous les yeux une tête identique, mais beaucoup plus petite, et cette petite taille m’emplit à la fois de tendresse et de tristesse, et je pense : « Laisse-la grandir, Seigneur, laisse-la devenir grande. »

J’approche le tabouret.

Mme Höglund se glisse au chevet du canapé, caresse la joue du garçon et lui parle à voix basse. Elle le redresse pour qu’il repose sur le dos. Il n’a pas encore ouvert les yeux. Si je tends l’oreille, j’entends une faible respiration. On dirait des sanglots. J’ai déjà entendu ça : la respiration de quelqu’un qui n’en peut plus de cracher ses poumons.

Une odeur âcre d’urine flotte sous les couvertures.

Je me penche et pose la main sur le front d’Olof. Il ne réagit pas. Son front est frais, comme si la vie le quittait déjà.

Je le regarde, son petit nez, ses lèvres minces.

J’essaie de l’imaginer dans diverses situations, avant qu’il ne tombe malade, en train de jouer avec ses camarades, il lance

des cailloux, il court en chercher d'autres sur un rocher, je vois la joie sauvage dans son visage et j'entends sa voix qui n'arrête pas de commenter tout ce qu'il pense et ce qui se passe autour de lui.

Je le vois dans ses tâches quotidiennes, en train d'aider son père à dégager la neige, aux prises avec sa pelle coincée entre les pavés, et cette pelle est grosse comme une rame entre ses mains.

Je le vois sur le canapé, après le dîner, suivre sa mère du regard, scruter ses mouvements et ses expressions tandis qu'elle ferme les portes des placards, qu'elle va sur le seuil regarder dehors, et je vois les pensées se former en lui, la conscience vague de combien il dépend de ces deux personnes.

Ma main toujours sur son front, j'étudie son visage, ses longs cils sombres, les taches de rousseur sur l'arête de son nez et ses joues, et j'essaie de me faire une idée de tout ce qui s'est agité là, sous la paume de ma main.

Toutes les réflexions et tous les espoirs, faits d'ombre et de lumière, tous les souvenirs emmagasinés là-dedans, faits d'ombre et de lumière, toutes les expériences retenues, faites d'ombre et de lumière, toutes les leçons tirées, faites d'ombre et de lumière.

Tous les visages et les êtres auxquels il s'est attaché et dont il s'est mis à dépendre éperdument et qui, à leur tour, se sont attachés à lui et se sont mis à dépendre éperdument de lui...

Bref, tout ce qui fait de ce garçon un être unique : l'humanité n'a jamais vu sa pareille et ne la verra jamais plus. Voilà tout ce que je tente d'embrasser.

C'est impossible. Je l'ai compris. Mais au moins j'essaie.

Je me tourne.

Mme Höglund est debout, mains jointes en prière sur sa poitrine, elle me dévisage d'un regard impérieux. Son mari est assis à la table, tout chez lui est éteint et désespéré. Georg est debout près de la porte, la tête baissée et les mains jointes.

De la cour monte le raclement régulier et hypnotique de la vieille qui touille son bidon.

– Olof a-t-il des frères et sœurs? dis-je.

Mme Höglund hoche la tête en silence, presque offusquée.

– Elle, en bas, explicite le mari en faisant un geste du pouce vers la cour.

Je me tourne à nouveau vers Olof.

Je le bénis. Il n'ouvre toujours pas les yeux. Rien que cette petite respiration douloureuse.

Une lumière se répand dans la pièce. Mme Höglund pose une lampe sur la table. M. Höglund tend la main vers la lampe, peut-être pour en remonter la mèche. Bas les pattes, Mme Höglund ôte la lampe, comme pour un enfant. M. Höglund retire lentement la main.

– Quel médecin avez-vous consulté?

– Ma sœur est employée chez un docteur de Nyköping. Alors c'est lui que nous sommes allés voir.

Elle s'arrête et me dévisage, comme si elle attendait mon approbation. Je souris et, de la tête, lui fais signe de continuer.

– Il a dit que c'était trop avancé, qu'il fallait s'en remettre à Dieu. C'est ce qu'il a dit.

Je hoche la tête.

– Mais, monsieur le pasteur, vous comprenez bien la cause de tout ça?

Mme Höglund lève une main et frotte durement le pouce contre son index. Elle serre les lèvres, l'air furieux.

– Que voulez-vous dire, madame Höglund? dis-je gentiment.

– L'avarice. Ce n'est pas un péché mortel, peut-être?

– Si...

Son visage s'éclaire, elle hoche la tête en bougeant tout le visage. C'est comme si une tension s'était relâchée en elle. Tout chez elle respire la paix et le bien-être. Toutes ses rides se sont aplanies, toute trace de méfiance et de mauvaise humeur a disparu.

– Mais oui. Mais bien sûr. Vous comprenez ça, monsieur le pasteur. Tout le monde ne peut pas se contenter de son lot. Regardez-nous. Qu'est-ce que nous avons? Rien de spécial. Je faisais des lessives au lavoir de Norrström. Il travaillait aux magasins Nylén. Il avait des camarades là-bas. On doit choisir ses camarades. Mais ça, tout le monde ne le comprend pas. Il y

a des camarades qui ouvrent leur propre affaire. Qui se lancent dans la vente au détail. Ils se pavanent au milieu de leurs sacs et de leurs rayons. Vestes neuves et souliers luisants. Et des femmes. N'en parlons pas! Certaines cherchent du travail, et d'autres se contentent... d'être plantées là, parmi les sacs et les rayons. On leur donne une praline, plusieurs, on leur promet ceci et cela. Et figurez-vous, pasteur, qu'il y a des esprits faibles qui veulent avoir la même veste, les mêmes souliers. Ils ne peuvent se les procurer par eux-mêmes. Ils croient qu'il suffit de rester à proximité de ceux qui possèdent ces vestes et ces souliers. De décapsuler leurs pils, de rire de leurs plaisanteries, et qu'alors ça se fera tout seul.

Mme Höglund déguste son récit comme une truffe succulente.

– Regardez-le, pasteur.

Je regarde son mari. Il a un petit sourire gêné, comme un écolier qui se fait réprimander. Mais ce sourire a un air coquin, comme si l'écolier savait que ces réprimandes ne sont pas bien sérieuses et que, cette fois encore, il va échapper à la punition.

– Il a fallu que j'aie le chercher, le soir. Sinon, il serait resté là-bas. J'avais déjà trois enfants à surveiller. Et en voilà un quatrième. Ce grand gaillard. Si j'avais eu du plomb dans la cervelle, je l'aurais laissé filer.

Le silence s'installe dans la petite pièce.

La respiration du garçon, que j'avais à l'instant du mal à distinguer, s'entend à présent clairement, petits clapotis douloureux dans mon dos. Ils me mettent mal à l'aise, ils sont comme le tic-tac d'une horloge qui peut à tout instant s'arrêter, et je voudrais être loin d'ici quand cela arrivera.

Je fais mon devoir. Je pose quelques questions sur Olof. Je propose à Mme Höglund une voie pour se libérer de son amertume, mais elle revient sans cesse à ces jours d'octobre où Olof est devenu de plus en plus pâle et hagard, et où elle a dû le laisser seul parce que «certains» s'attardaient dans la boutique de Storkyrkobrinken.

Je leur demande de me prévenir si l'état d'Olof venait à changer, en bien ou en mal.

Les époux Höglund nous raccompagnent à la porte. La cour est vide. Quelques filets de fumée flottent au-dessus du bidon. Soudain, M. Höglund me touche le bras du dos de la main.

– Regardez...

Il me désigne l'érable poussiéreux. Au bout d'un moment, je comprends que c'est un oiseau qui a attiré son attention. On dirait un merle, mais impossible d'être sûr.

– Il est tout à fait apprivoisé. Il vient tous les étés.

Je le regarde à la dérobée. Ses yeux brillent, ravis, et son sourire est si large qu'il dévoile comme jamais les dents creuses de sa mâchoire supérieure. Il pousse de petits claquements de langue pour attirer l'oiseau.

La plupart des enfants ne vous regardent pas. Vous n'êtes qu'une autorité diffuse parmi beaucoup d'autres, et ils ont déjà fort à faire avec ceux de leur âge pour s'assurer une place dans le troupeau criard et la conserver. Bousculer ou anéantir tous ceux qui la menacent, si nécessaire. Pour eux, un adulte, ce n'est qu'une source d'ennuis, sous forme de punitions et de gifles : mieux vaut éviter de tomber en disgrâce.

C'est dans l'ordre des choses.

Mais il existe des enfants, même si on en rencontre rarement, qui vous regardent droit dans les yeux, et pas par insolence ou défi, mais par curiosité.

En un mot, on est une personne à leurs yeux. Une grande personne, certes. Mais ces rares enfants ont compris qu'ils seront adultes eux-mêmes, un jour. Ce qui les rend curieux.

Je ne parle pas de cette curiosité atavique et primitive, qui pousse les enfants à singer les adultes, dans une imitation sans âme de leurs faits et gestes.

Je parle d'une compréhension plus profonde et d'une curiosité qui touchent à la condition humaine, plutôt qu'à la façon d'enfoncer un clou ou de repriser une chaussette.

Helga était un de ces enfants.

Elle avait dix ans quand je la vis pour la première fois.

C'était lors d'une réception dans sa famille. J'avais fait la connaissance de Birger, son père, à l'occasion de la restauration de la maison paroissiale. C'était l'anniversaire de sa

femme Eva. C'était assez informel. Ils habitaient une maison avec vue sur la baie de Brunnsviken. C'était la mi-mai. Birger avait une couronne de fleurs sur la tête.

Je me souviens d'un cercle emprunté d'hommes du même âge, qui tripotaient leur verre de cristal rempli de quelque apéritif rouge pâle. Tout ce monde-là se connaissait, mais très superficiellement. J'eus le soupçon, qui ne devait se confirmer que des années plus tard, que Birger aimait cultiver des relations dans tous les domaines.

De là à se sentir utilisé, il n'y avait qu'un pas, mais je voyais si bien le petit garçon qu'il était resté. Je savais qui était son père. Birger avait bien retenu sa leçon : pour arriver en ce monde, il fallait disposer sur sa palette d'un certain assortiment de couleurs, avoir des connaissances dans le monde de l'art, de la politique, du droit, de l'Église et des affaires.

Et nous étions là, consciencieusement disposés : un écrivain, un conseiller départemental, un magistrat de la Cour, un grossiste en vins et un pasteur, tous jeunes et brillants, comme il se doit.

Je ne sais pas si les autres percevaient aussi clairement que moi qu'ils n'étaient qu'une couleur sur la palette de Birger. Probablement oui. Sûrement y voyaient-ils eux-mêmes l'occasion d'élargir l'étendue de leur propre palette, et considéraient-ils cette rencontre comme profitable à tous.

Voire plaisante, avec un peu de chance. On verrait bien.

Pour Lydia, c'était plus facile. Je la regardais de temps en temps. Elle assaillait la maîtresse de maison de questions personnelles : sur ses enfants, sa maison, son jardin.

J'aimais observer mon épouse de loin, à travers une grande pièce. Un jour, ses mimiques m'avaient fait penser au théâtre de la Grèce antique, avec ses masques grotesques, exagérés. Depuis, je n'avais pu me défaire de cette pensée : il suffisait de la regarder, de loin, pour deviner si ce que la maîtresse de maison lui disait était destiné à provoquer la compassion, le dégoût, la stupéfaction ou l'indignation.

On pourrait croire que je la dénigrais. Mais cela m'emplissait

au contraire de tendresse : j'avais découvert l'envers de son talent de femme du monde virtuose et pétillante.

Je savais ce qui m'attendait à notre retour à la maison. Quand elle serait assise au bord du lit, peignée, sa robe de soirée et ses chaussures trop étroites ôtées, et moi en face d'elle, à regarder ses épaules tombantes et désespérément trop grasses.

Soit ce serait la migraine, et elle serait sèche et lunatique, il faudrait alors chercher de la tisane, de la poudre contre les maux de tête et marcher sur la pointe des pieds, soit elle éclaterait en sanglots et resterait des heures à regarder le rideau flotter au vent, se contentant de secouer la tête quand on lui demanderait ce qu'elle avait.

Mais, pour l'heure, Lydia montrait ses masques grecs et, de notre côté, nous formions un bouquet de décideurs quadragénaires triés sur le volet, avec quelque chose d'implicite difficilement supportable qui flottait au-dessus de notre conversation : tous, dans ce petit cercle magique, nous savions ce que c'était qu'avoir le pouvoir sur toutes ces âmes simples reléguées là-bas, dans ce fatras de baraques affaissées et pourries, dans le vacarme des ateliers et des usines enfumées, et nous avions tous l'expérience, ô combien cher payée, des grandeurs et servitudes du pouvoir.

Je finis par trouver ça quelque peu risible. Me contentant d'avoir rendu service à ce cher Birger par ma seule présence, je saluai de la tête la compagnie et me retirai pour aller flâner dans la maison.

Je traversai un salon où une femme jouait du Haydn devant quelques amies qui gloussaient de ravissement ; c'était visiblement un morceau qu'elle venait d'apprendre, elle s'arrêtait sans cesse en s'excusant et, à chaque fois, on l'exhortait à continuer et, à chaque fois, un jeune officier aux cheveux bouclés lâchait des commentaires d'initié sur son jeu.

Derrière le salon se trouvait une bibliothèque, et c'est là que ma vie prit une orientation nouvelle.

Une fillette devant une fenêtre. De longs cheveux blonds

lavés et peignés jusqu'à briller comme de l'argent. Robe blanche, chaussettes en dentelle et petites chaussures noires.

Le bout de ses doigts posés sur le rebord de la fenêtre, comme si elle s'apprêtait à jouer dessus, elle trépignait d'impatience, faisant trembler le parquet, ce qui provoquait un tintement à l'autre bout de la pièce. Je vis qu'il provenait d'une figurine en porcelaine posée sur un guéridon, un cavalier en tenue de chasse au renard, au galop, dont les petits éperons en laiton tambourinaient sans arrêt contre le cheval en porcelaine.

La fillette regardait la prairie et les fruitiers en bourgeons, les roseaux jaune-gris qui vacillaient dans le vent et les vagues scintillantes de Brunnsviken, et semblait trépigner sur ses petits talons avec une impatience croissante, comme mue par une machine à vapeur dont la pression augmentait.

J'avais envie d'éclater de rire, mais je me repris et fis quelques pas vers elle.

En entendant craquer le parquet, elle tourna la tête. Elle avait des yeux verts bleutés. La plupart des enfants de son âge – je lui donnai dix ou onze ans – regardaient ma tenue de pasteur avec des yeux ronds puis baissaient le regard et se mettaient à gigoter nerveusement, comme si ma fonction faisait peser sur eux une sorte de menace.

Mais cette fillette, elle, après avoir rapidement observé mes habits, me regarda avec curiosité, droit dans les yeux, et me tendit sa petite main.

– Bonjour, monsieur le pasteur.

– Bonjour à toi. Je m'appelle Gregorius.

– Je m'appelle Helga.

– C'est un joli nom.

– Merci.

– Tu comprends sûrement qu'il me plaise, puisque je suis pasteur. Car tu sais sans doute ce qu'il signifie ?

– Oui, ça vient de *helig*, « sacré ».

– C'est exact.

Les mains jointes dans le dos, j'allai regarder par la fenêtre. Je sentis un tiraillement au visage, et je compris alors que c'était à cause du large sourire que j'arborais je ne savais

depuis quand. C'était un sourire inhabituel, qui mobilisait beaucoup de muscles du visage manquant d'entraînement.

Nous bavardâmes un moment. Je lui dis qu'elle avait de la chance d'habiter une si belle maison, avec des parents aussi gentils. Elle me raconta qu'elle avait attrapé des têtards dans la baie, avec son père, et qu'ils étaient dans un gros bocal en verre sous l'escalier. Que quelques-uns avaient déjà des petites pattes. Et que Persson, le jardinier, avait dit que nous autres humains, nous nous étions développés de la même façon, voilà plusieurs millions d'années. Qu'à l'origine, nous étions des poissons, que nous étions sortis de l'eau et avons commencé à ramper par terre, puis qu'il nous avait encore fallu plusieurs millions d'années pour apprendre à nous tenir debout.

– On dirait que nous étions lents à la comprenette, à l'époque, dis-je. Pense un peu : un million d'années pour apprendre à marcher ! Ce que tu as sans doute appris en un été seulement !

Helga me dévisagea, puis sourit, hésitante.

– Là, vous plaisantez, pasteur.

– Oh, je ne sais pas...

– On dirait.

– D'accord. Mais tu sais, Helga, des fois, on peut plaisanter tout en étant très sérieux. On peut dire quelque chose très sérieusement, mais en lui donnant pourtant un peu une forme de plaisanterie. On lui met un drôle de chapeau, si tu veux, Helga.

Elle rit alors. C'était un rire qui m'emplit la poitrine de la même sensation vertigineuse que quand j'étais petit et que mon père me prenait par les mains pour me faire tourner, tourner comme un lanceur de marteau et, quand elle me regarda, je me sentis privilégié. Comme si j'avais gagné sa confiance, et que nous étions devenus bons amis.

– Et pourquoi veut-on lui mettre... un drôle de chapeau ?

Elle rit de nouveau, sans me quitter des yeux.

– En fait, je ne sais pas.

Je savais très bien pourquoi. Mais la réponse me rendait honteux et triste. La réponse était que je ne me sentais pas

tenu de prendre trop au sérieux une discussion sur la théorie de l'évolution, puisqu'elle n'était qu'une enfant. Voilà visiblement pourquoi je me sentais en droit de balayer le tout avec quelques mots d'esprit faciles.

– C'est peut-être parce qu'on se sent le cœur léger. Gai, tout simplement.

Helga hocha la tête, mais elle semblait savoir que je lui cachais la vraie réponse.

C'était l'enfant la plus adorable que j'eusse jamais vue.

Je traversai le reste de la journée comme dans un rêve.

Je me souviens vaguement qu'un gâteau fut servi au jardin, qu'un quartette de cuivres joua et qu'un célèbre baryton chanta... Mais, dès notre première rencontre, je me retrouvai dans cet état d'étourdissement somnambulique qui suit un coup de foudre. Je faisais des détours pour éviter les parents d'Helga, redoutant de ne pas pouvoir me retenir si je commençais à parler d'elle : que la chose soit par trop évidente.

J'eusse au moins aimé pouvoir parler d'elle avec Lydia. Mais bien sûr, c'était impossible. Nous essayions d'avoir un enfant depuis quinze ans. Lydia n'osait presque plus en approcher. Cela donnait lieu à des situations gênantes.

Au début, ce n'était pas si grave. Un enfant peut mettre plusieurs années à venir, ce n'est pas si rare.

Mais ensuite, tant d'années s'étaient écoulées que les gens – les femmes en particulier – avaient commencé à considérer Lydia avec une sorte d'appréhension, comme s'ils se trouvaient sur la pente d'un volcan et risquaient un œil dans son cratère. Même sans danger immédiat d'éruption, on préférerait prendre ses précautions et se tenir à distance respectable.

Lydia sentait leurs regards posés sur elle et, tout en portant le fardeau de son chagrin – et du mien –, elle se contorsionnait pour paraître une femme pétrie d'une confiance inébranlable en l'avenir, assurée que, si Dieu le voulait, nous finirions bien par avoir un enfant.

Mais dès qu'elle se trouvait à proximité d'un enfant en bas âge, les gens autour d'elle entendaient gronder le volcan. Leurs yeux étaient comme aux aguets, et la conversation

devenait languissante ou cessait tout à fait... mais qu'en était-il vraiment? N'était-ce pas plutôt le fruit de notre imagination?

Dans ses efforts pour être à l'aise en compagnie des enfants, il arrivait à Lydia d'entrer dans un cercle vicieux dont elle était incapable de se dépêtrer.

J'y ai assisté plusieurs fois : penchée sur quelque enfant de trois ans, elle déversait une sorte de babil forcé, où les mots ordinaires se bousculaient au point de sembler se marcher dessus. Elle caressait frénétiquement les cheveux de l'enfant, qui fixait Lydia avec des yeux apeurés où les larmes se mettaient à couler. La mère de l'enfant arrivait bientôt à la rescousse, le prenait dans ses bras, et un silence compact s'abattait alors sur la pièce. On n'entendait plus que les chuchotements apaisants de la mère à l'oreille de son enfant et Lydia qui tentait de dire quelque chose pour garder une contenance tandis que je passais mon bras autour de ses épaules pour l'emmener ailleurs.

Me remémorer ces événements, c'est comme me pencher sur la source de tous les maux humains. J'ai parfois pensé que, pour infliger à quelqu'un la plus grande souffrance intérieure qui soit, il fallait lui donner la même vie que Lydia.

En insistant sur «intérieure», évidemment.

Je sais qu'il existe des femmes sans enfants qui doivent en outre supporter d'autres maux. Le froid, la faim, les maladies. Mais alors, la souffrance intérieure trouve là un exutoire.

Lydia, en revanche, n'avait en apparence aucun lieu de se plaindre : elle mangeait tous les jours à sa faim, était en parfaite santé, était mariée à un homme bon à son égard et, par ce mariage, jouissait de respect et de considération. Sa souffrance intérieure était sans issue.

Dans ce contexte, je n'eus pas le cœur de mentionner Helga à mon épouse, ni la profonde impression que la fillette m'avait faite. Je n'avais plus qu'à la garder pour moi et à la reléguer dans le monde de mes rêveries et de mes fantasmes.

Et c'est ce qu'il advint.

Helga m'accompagnait à mon coucher, quand je prenais mon petit déjeuner... oui, il serait vain d'énumérer toutes les

occasions où elle surgissait dans mes pensées. Helga m'accompagnait à toutes les heures du jour.

Ce que je préférais, c'était penser à elle le soir, au moment de m'endormir.

Alors, assis sur le bord de son lit, je tenais sa petite main et lui parlais de la journée écoulée. Elle avait peigné ses cheveux et me fixait, et l'oreiller était si grand et blanc sous sa petite tête. Ses yeux si grands ouverts quand elle me regardait. Je lui tenais la main et nous bavardions de tout et de rien. Des grandes et petites choses de la vie, faciles ou difficiles.

Dévorants – je n'hésite pas à utiliser ce terme « religieux » –, ces fantasmes me faisaient me sentir empli et sollicité de l'intérieur, comme une montgolfière qui se gonfle pour la première fois, déployant tous ses plis, par une volonté de faire et vouloir le bien, de protéger, d'aimer et de sacrifier ma vie pour autrui, s'il le fallait.

L'amour, tout simplement.

Mais ces fantasmes n'auraient pas eu sur moi une telle emprise si je n'avais pas senti aussi leur reflux, d'Helga vers moi, aussi fort, indomptable et évident.

Les fantasmes sont dangereux. Je ne le comprenais pas alors, mais c'est à présent clair à mes yeux : les fantasmes sont l'origine de toute chose.

Parfois j'imaginai que Birger et Eva étaient victimes de quelque accident, que je présidais à leur enterrement et qu'alors, sinon avant, apparaissait comme une bonne solution que Lydia et moi adoptions la fillette, chacun pouvant témoigner combien nous étions des amis proches de sa famille. Et même les grands-parents paternels et maternels d'Helga – qui dans mon fantasme habitaient très loin, en Scanie, ou de préférence en Laponie – nous donnaient leur consentement.

Je peux naturellement m'efforcer de me persuader moi-même, ou de convaincre autrui que ce fut un hasard si nous nous mîmes à fréquenter les Waller, d'abord épisodiquement, comme à tâtons, puis de façon plus assidue et familière.

Avais-je planifié la chose? Gagner peu à peu la confiance des parents et, en l'espace de dix ans, devenir si bon ami avec

Helga qu'une fois adulte elle considérât comme une évidence de devenir ma femme ?

Ni oui ni non, cela semble absurde. Mais je remarque aussi que j'évite d'approfondir la question. Je préfère constater, avec un haussement d'épaules, que la vérité doit se situer quelque part entre les deux.

Mais ce n'est pas falsifier la réalité ni la reconstruire a posteriori que d'affirmer que leur compagnie fut très enrichissante pour Lydia et pour moi.

Avant tout, Birger était un homme captivant. Vif d'esprit, imprévisible et d'une drôlerie fulgurante. Il avait aussi belle allure.

C'était quelqu'un avec qui on avait envie de bien s'entendre.

Il me rappelait des souvenirs d'enfance, quand on partait à quelques-uns jouer en forêt. Il y avait certains enfants dont on se rapprochait automatiquement. Comme si l'on savait qu'en leur compagnie on pourrait non seulement vivre les aventures les plus passionnantes, mais aussi en sortir indemne. C'était en leur compagnie qu'on trouverait les rires les plus francs et les fraises des bois les plus rouges. On aurait les meilleures histoires à raconter, une fois rentré à la maison.

C'était ce genre d'homme.

Au fil des ans, je me suis cependant fait une image plus nuancée de sa personne, c'est dans l'ordre des choses. Car ce n'est qu'après s'être frotté des années durant à quelqu'un qu'il est possible de distinguer ce qui est intangible chez lui, ce qui constitue donc son socle, de ce qui n'est qu'un vernis.

Birger avait un fond de platitude qui pouvait sembler quelque peu effrayant. Il ne s'animait que pour les sujets de conversation qu'il avait lui-même lancés. À la limite de l'insensibilité pathologique. Il était capable de couper n'importe qui au milieu d'un récit très personnel pour parler de tout autre chose.

Je dois ajouter qu'il ne se montrait pas sous ce jour avant qu'on le connût bien. On comprenait alors que l'auditeur attentif qu'il donnait l'impression d'être lorsqu'on faisait sa connaissance n'était qu'un appât. Ensuite, on se retrouvait

pris dans son filet, accompagné d'autres insectes qui gigotaient en vain et, comme je l'ai dit précédemment, on constatait en regardant autour de soi que ses prises présentaient une variété d'espèces remarquablement large : ici gigotait un poète, là gigotait un magistrat de la Cour, là-bas, un conseiller départemental, etc.

Assez curieusement, chaque fois qu'en sa compagnie on faisait les frais de son total manque d'intérêt pour ce qu'on pouvait lui raconter, on trouvait que le jeu en valait malgré tout la chandelle. C'était le prix à payer pour fréquenter un gagnant comme lui. Et c'était comme si, au fond de soi, on lui donnait raison : il faisait bien de mettre un terme à votre histoire pour reprendre les rênes de la conversation.

Le pire était pour Eva, son épouse. Avec elle, il ne lui restait pas beaucoup de vernis. Mais elle se comportait comme tous les autres en sa présence. Elle contemplait en silence son charme, son intelligence et sa beauté et ne vivait que pour les instants bénis où il se lassait de tenir seul le crachoir et lui accordait enfin son entière attention.

Alors, comme nous autres, elle se sentait si flattée qu'elle en perdait ses moyens. Ses mots s'embrouillaient, elle rougissait et ne savait pas où fixer son regard. Parfois, elle semblait si heureuse d'avoir capté son attention que c'en était trop pour elle, oui, c'était presque douloureux, et elle se prenait à regretter sa place paisible et familière au premier rang du parterre.

Mais ce sont là des réflexions que je peux faire avec un recul de vingt bonnes années.

C'est comme pour tant de choses dans la vie : les lumières ne viennent pas quand on pourrait en avoir usage, mais seulement quand tout s'est abîmé dans le passé, et que ce bon Birger a depuis longtemps disparu.

Ce qui d'ailleurs était une question que Birger aimait me poser, surtout en nombreuse compagnie : quelle pouvait bien être l'intention de Dieu en ne nous donnant la sagesse qu'après coup ? Quand il était trop tard ?

... je dois sourire, car je le revois si nettement, tel un chef d'orchestre qui tape de sa baguette sur son pupitre et jouit

sans vergogne de voir tout le monde sursauter : oser poser une telle question à un pasteur !

Ils ne savaient pas que Birger et moi avions déjà souvent eu cette conversation : la comparaison avec le chef d'orchestre est particulièrement bien trouvée...

J'avais coutume de répondre que j'étais d'accord avec la description de Birger, mais que nous parvenions à des conclusions différentes.

Il n'a jamais été dans l'intention de Dieu que notre connaissance fût parfaite. C'est ma conviction la plus profonde.

Birger aspirait à la perfection. Moi, jamais. L'idée de pouvoir un jour contempler sa vie sans y trouver rien qu'on désirât changer ou améliorer est pour moi effroyable. C'est, j'imagine, la porte ouverte au vrai mal de vivre.

Tant que nous aspirons à un accomplissement, notre vie a un sens. Nous sommes alors semblables au jardinier qui soigne ses cultures dans l'attente fébrile du résultat. Mais qu'arrive-t-il, le jour où nous nous promenons dans notre jardin et constatons que notre but est atteint, et qu'il ne saurait être amélioré ? Dès lors, quelle raison a-t-on ne serait-ce que de se lever le matin ?

Birger se plaisait à suggérer que notre incomplétude et notre lenteur d'esprit étaient la preuve que Dieu avait un peu bâclé, quand Il nous avait créés.

J'avais alors coutume de répondre que c'était justement ces défauts qui faisaient de nous des êtres humains, et que Dieu savait parfaitement ce qu'Il faisait en nous en affublant.

Birger avait sûrement aussi une réponse à cela. Mais je l'ai oubliée.

Je suis assis à son chevet. Ou plutôt au chevet de notre lit conjugal. Mais je ne lui tiens pas la main, et nous ne bavardons pas de tout et de rien.

Je crois qu'elle dort. Elle repose, tournée vers moi, l'édredon remonté jusqu'aux épaules, et respire doucement par le nez. Il doit être près de trois heures du matin et il fait si clair dans la chambre que je distingue un duvet d'eider sur son bras droit, qui frémit chaque fois qu'elle souffle.

On ne peut cependant en être certain. J'ai moi-même souvent fait semblant de dormir. La dernière fois voilà seulement quelques jours. Ce n'était pas difficile. Le pire, c'est quand ça commence à chatouiller quelque part. On peut alors faire un geste lent, les yeux fermés, en poussant peut-être aussi un petit gémissement, pour faire vrai, se gratter mollement puis continuer à «dormir». Hélas, une démangeaison ne vient jamais seule, et on ne peut se gratter ainsi indéfiniment : à la fin, il devient évident qu'on ne dort pas.

Cette fois-là, voilà quelques jours, elle est allée s'asseoir près de la fenêtre. Calme, immobile, elle est restée là à me regarder, et j'ai eu la certitude glaçante que mon sommeil feint était le dernier rempart qui me préservait de l'abîme : si j'ouvrais les yeux, elle allait dire quelque chose qui anéantirait ma vie.

Curieusement, j'ai en ce moment la même impression, à la petite différence que c'est *son* sommeil qui empêche tout de s'effondrer.

Je me déshabille et me glisse dans le lit. La fenêtre est à moitié ouverte, le rideau flotte mollement et je vois que le soleil ne va pas tarder à se lever. Dehors, les oiseaux chantent, leurs trilles stridents se répondent au-dessus du cimetière.

La journée a été mouvementée. J'essaie de ne pas penser aux battements de mon cœur, ce qui immanquablement attire toutes mes pensées de ce côté.

Il faut que j'évoque mes fantasmes habituels pour m'apaiser.

Le fantasme d'un petit enfant. C'est un garçon. Il n'a que huit mois, il s'appelle parfois Bengt. Mais le plus souvent Ernst.

Il est couché dans un petit lit à côté du nôtre, pour qu'Helga puisse commodément le prendre s'il se réveille la nuit et réclame le sein. Quand il dort, il a cet air dur et renfrogné propre aux petits enfants. Helga dort profondément après une journée bien remplie à s'occuper de notre petit. Nous avons bien sûr une nourrice à notre disposition, mais Helga rechigne à lui laisser Ernst : elle n'est jamais satisfaite de ses initiatives, il y a toujours un détail qui ne va pas, elle est sur les nerfs et, quand elle entend Ernst geindre dans une pièce voisine, elle finit toujours par se lever avec un petit soupir, en me regardant d'un air découragé, les yeux au ciel, puis par gagner la porte d'un pas las, et je pose alors mon livre pour dire quelque chose, qu'elle doit apprendre à déléguer, que la nourrice est expérimentée et sait certainement s'y prendre et, parfois, je secoue la tête avec résignation en lançant à Helga une pique affectueuse, la traitant de vraie mère poule.

Parfois, je peux le porter. Parfois il est dans mes bras, et il est si léger que l'idée affreuse me traverse qu'un coup de vent suffirait à l'emporter, et, en contemplant son petit visage, je me vois moi-même, je vois mon Helga bien-aimée, mais aussi quelque chose qui ne lui vient d'aucun de nous deux, qui lui est absolument propre.

Et c'est Dieu. Là, devant moi. Jamais Il ne S'est montré avec autant de clarté. Et tandis que je porte Ernst, tout afflue en moi : toutes ces fois où j'ai cherché Dieu, toute cette longue vie, toutes ces lectures et analyses des Évangiles et des livres de

Moïse, tous ces hymnes et ces psaumes, toutes ces nefes et ces chaires, toutes ces visites aux malades, tous ces baptêmes et enterrements... tout ce temps-là, c'était Dieu Que je cherchais.

Et voilà qu'il était tout à coup là, dans mes bras, dans ce qui n'était ni à Helga ni à moi, mais qui rendait ce petit garçon unique, seul dans son genre et à nul autre semblable, passé ou futur.

Puis je confie Ernst à Helga. Et le voilà avec elle et nulle part ailleurs. Et nous faisons des choses ensemble. Nous sortons nous promener à Djurgården. Ernst aime regarder défiler les arbres et les maisons. Le fiacre secoue parfois violemment, mais Helga le tient bien. Nous allons nous asseoir sur un plaid sous les châtaigniers. Nous pique-niquons. Nous buvons un bon bourgogne. Nous regardons notre fils, nous parlons de ses progrès, nous rions de choses qu'il fait, des cris qu'il pousse, sachant bien que personne ne trouverait ça aussi drôle que nous. Et nous regardons Ernst, et nous savons – même sans le dire tout haut – qu'à travers lui nous ne faisons plus qu'un, et que jamais nous ne nous quitterons...

Non, mes fantasmes ne me bercent pas comme ils le font d'habitude.

Bientôt, je vais me tâter, fixer mon attention exacerbée sur les palpitations de mon cœur. Bientôt, je vais me préparer à ce frétillement dans ma poitrine qui va, aussi impitoyable qu'une gifle, m'arracher à l'univers rose de mes fantasmes, où Helga, Ernst et moi sommes les plus heureux du monde, et ce frétillement va me rappeler que je vais bientôt mourir : peut-être dans un mois, peut-être dans cinquante, mais bientôt.

Le temps d'un instant affreux, je me vois moi-même, couché sur le dos comme maintenant, ma bouche est entrouverte, mes yeux écarquillés et éteints, et mon visage a pris la teinte cramoisie d'une prune pourrie, je suis mort. Helga dort tranquillement à côté de moi, sa respiration est saine, régulière. Elle vivra encore longtemps. Elle en aimera un autre, elle mettra au monde plusieurs enfants et ils seront différents, avec des traits qui ne rappelleront en rien ceux du petit Ernst.

Et les oiseaux continueront à chanter, comme avant.

Je me redresse sur un coude. De la main droite, je tire l'édredon d'Helga, pour voir ses épaules.

Elle bouge un peu. Soupire.

Je tire encore un peu sur l'édredon, je me penche sur elle et hume son parfum.

Je regarde son corps qui se dessine sous la chemise de nuit blanche, tout en molles rondeurs : je songe à tout ce qui est mou et rond chez elle, et qui éveille chez moi une telle volupté. Et je songe à tout ce qui est mou et rond chez moi, qui éveille chez elle un tel dégoût.

L'envie me prend d'être un jour contemplé comme je la contemple : d'un regard recueilli et presque solennel dans son désir démesuré.

Je me couche doucement sur elle et écarte ses jambes. Elle est trop endormie pour protester. Elle somnole sous moi tandis que mes mouvements font branler et craquer le lit. Quelques mèches mouillées de sueur collent sur sa bouche et elle geint faiblement, comme si elle avait mal, mais était trop fatiguée pour rien y faire.

Je pourrais être n'importe qui. Elle serait couchée de la même façon, son jeune corps secoué par les mêmes coups de boutoir. Dans un mois, ou cinquante, elle le fera, un autre homme sur elle.

L'idée m'enivre. Je ne puis dire où elle m'entraîne. Mais malgré mon cœur qui défaille et tressaute dans ma poitrine, je n'ai plus peur.

Je suis réveillé par des coups violents à la porte. Je lève la tête. Helga n'est plus là. Je marmonne quelque chose d'une voix étouffée.

La porte s'ouvre à la volée, Märit glisse la tête et dit que Madame me fait prévenir que le petit déjeuner est servi.

Je réponds d'un signe de tête, je crois deviner un éclat sarcastique dans ses yeux, et j'entrevois une fois encore tous les ragots qui doivent déborder de cette maison et se répandre en ville comme une latrine renversée, de l'eau sale qui suinte par tous les recoins.

Il suffit de se rappeler tous les ragots colportés du vivant de Lydia – et encore, à l'époque, il n'y avait aucune matière à médisance! Qu'en sera-t-il aujourd'hui, où les occasions de médire, il faut l'avouer, ne manquent pas?

Je ne lui fais cependant pas le plaisir de lui demander où est passée Helga.

Je la trouve au jardin. Sur le seuil de la porte, je l'observe un moment. Elle ne m'a pas encore aperçu.

Elle a mis une fine robe de lin jaune, sans prétention, du moins tant qu'on ne remarque pas sa bordure blanche. C'est la toute dernière mode de Paris.

Je souris en me rappelant son ravissement de me trouver à ce point connaisseur des vêtements féminins, un «don naturel», selon son expression. C'était pendant la première année de notre mariage. Elle appréciait mon désir d'apprendre, riait amoureusement à mes questions, en disant que c'était une facette de ma personnalité qu'elle ignorait, alors qu'elle me connaissait d'aussi loin qu'elle se souvienne.

Helga fait le tour du jardin d'un pas traînant. Parfois, elle s'accroupit pour examiner un rosier ou des ancolies. Elle retourne les feuilles vert pâle, se penche pour regarder de plus près, puis lâche prise, faisant trembler la plante qui perd alors quelques feuilles sèches.

De l'autre côté du mur retentit un vacarme assourdissant, comme si on défonçait des pavés avant de les jeter dans un tombereau, mais Helga semble indifférente, comme si elle évoluait dans une bulle où rien ne pouvait l'atteindre. Le fracas frénétique et les grossières voix d'hommes font un tel contraste avec la verdure poussiéreuse du jardin et les mouvements endormis d'Helga que la scène a quelque chose d'irréel.

Quand le vacarme cesse un instant, je l'entends chanter quelque chose.

Je ne me souviens pas l'avoir entendue le faire depuis longtemps.

Alors que je sors dans le jardin pour la rejoindre, les événements de la nuit me reviennent. Je devrais peut-être me sentir

gêné, faire comme si de rien n'était. Mais c'est impossible. Ça chante dans tout mon corps.

Je me hâte jusqu'à Helga, je lui pose un baiser sur la joue, et je suis un instant pris de vertige en sentant la sueur de sa joue sous mes lèvres.

Je l'observe en haussant les sourcils, l'air de plaisanter, je cherche son regard en espérant que nous pourrions prendre les événements de la nuit à la légère : je me suis laissé aller – comment dire ? – mais ce sont des choses qui arrivent dans les meilleurs mariages et qu'on devrait considérer avec – que sais-je ? – une tendre indulgence.

Mais Helga détourne les yeux.

– Je me sens...

Elle secoue la tête, cherche ses mots. Sa voix est faible et un peu oppressée.

– ... pas très bien.

– Comment ça ?

Je pose mes mains sur ses joues. Essaie de capter son regard. Mais plus j'essaie, plus elle le détourne.

– C'est une douleur qui...

– Où ça ?

– ... qui...

– Où ?

– Laisse-moi tranquille !

Elle chasse mes mains et me regarde enfin, mais c'est un regard où fulmine la colère. Elle a vraiment l'air de me haïr.

Elle marmonne qu'il faut qu'elle voie le docteur, puis se dépêche de regagner la maison. Je reste planté là.

Je lève les yeux vers le soleil, la lumière blanche qui perce à travers le feuillage du marronnier. C'est un soleil mauvais. Il luit aveuglément sur une journée où chaque mouvement, chaque action est une torture.

Un peu plus loin, dans une des allées, Byström est appuyé sur son râteau : quand il comprend que je l'ai vu, il s'empresse de se mettre à ratisser les branches et les saletés qui jonchent le gravier.

J'ai mis quelques années avant d'atteindre le point de non-retour.

Nous étions devenus si bons amis avec Birger et sa famille. Helga avait eu onze ans, douze ans. J'étais un peu inquiet que sa fréquentation ne s'avérât pénible pour Lydia, mais je fus vite rassuré. Plus Helga grandissait, plus sa place dans notre cercle allait de soi. C'est un fait, les enfants uniques, sans aîné à qui se mesurer, ni cadet à surveiller, se voient souvent traiter au sein de la famille comme s'ils étaient des adultes à part entière : il semble naturel de leur demander conseil, d'écouter leurs objections et de leur laisser prendre part aux avantages du monde des adultes.

Heureusement, cela ne montait pas à la tête d'Helga. J'ai vu ailleurs de terribles exemples d'enfants uniques devenus tyrans domestiques. J'ai vu des parents se transformer en larbins aux yeux humides, obéissant au doigt et à l'œil à leur enfant, se laissant joyeusement couper la parole et ordonner ceci ou cela. Parfois, ils lancent alentour des regards suppliants, comme s'ils cherchaient désespérément une compagnie dans leur soumission insensée, oui, ils mentent pour obtenir la confirmation que leur enfant est vraiment un amour, alors que tout ce qu'on a sous les yeux, c'est un petit monstre à qui a été confiée une bien trop grande responsabilité.

Helga montra très tôt qu'elle mesurait la faveur qu'on lui accordait en la laissant veiller avec nous le soir et bavarder à

bâtons rompus, tandis que le grog fumait dans nos verres, que le vent sifflait dehors dans les érables et que les braises crépitaient dans la cheminée.

Il serait facile de dire que c'était dû à sa bonne éducation, mais ce serait aussi faire fausse route de laisser penser que Birger et Eva avaient réussi à lui inculquer une obéissance aveugle.

Non, c'était dû à ce que j'ai mentionné plus tôt : au fait qu'elle nous considérait comme des personnes qui éveillaient sa curiosité. Elle avait néanmoins compris qu'il fallait rester prudente avec ces grandes personnes.

Nous discutons beaucoup religion, Helga et moi. Elle voulait entre autres savoir pourquoi il y avait tant de dieux dans le monde, et comment nous pouvions être certains que Dieu était bien le bon. Elle posait beaucoup de questions sur mon métier, et je sentais combien mes réponses étaient empreintes d'une gravité et d'une franchise dont je faisais rarement preuve. J'avais confiance. Je savais qu'elle ne me mettrait pas dans l'embarras en répétant ailleurs mes réponses.

Helga était le genre d'enfant qu'on ne regarde pas sans une certaine mélancolie. On sait que le jour approche où la lumière de ses yeux va se voiler et se tourner vers l'intérieur. Où son corps va se transformer, et il est patent que cela lui pèse et la tourmente.

Non qu'on souhaitât entraver son développement, naturellement. Mais je ne peux pas non plus dire qu'on cherchait à le précipiter.

J'aimais beaucoup la mère d'Helga. C'est une des personnes les plus silencieuses que j'aie rencontrées. Cela peut jeter le trouble en société. On a tôt fait d'imaginer ce qu'exprime ce silence. On peut se dire qu'elle s'ennuie, ou qu'elle ne vous apprécie pas, ou encore que ses capacités intellectuelles sont trop limitées pour participer à la conversation. Ces trois suppositions entraînent l'hostilité.

Eva appartenait à la catégorie rare des personnes qui n'ouvrent la bouche que si elles ont quelque chose à dire. Elle ne laissait jamais transparaître la moindre inquiétude

de ce que nous pourrions penser de ses longs silences. Elle préférait peut-être écouter. Rien, dans son silence, ne manifestait qu'elle fût malheureuse qu'on ne lui adressât pas la parole, ni qu'elle souffrît de timidité. Eva respirait le calme et l'harmonie, habitée par le sentiment profondément ancré d'être parfaitement à sa place.

Une de nos traditions était de nous réunir dans leur jardin pour cueillir les cassis. Comme toutes les bonnes traditions, elle avait commencé spontanément. C'était un dimanche de juillet, Birger et moi étions descendus nous promener au bord de l'eau et, comme nous remontions vers la maison, il s'arrêta devant la rangée des cassis et grommela en se penchant, irrité de voir une branche sans tuteur ployer jusqu'à terre.

J'en cueillis et en mangeai, Birger aussi, et nous constatâmes, la bouche pleine, qu'il était difficile d'arrêter une fois qu'on avait commencé, puis nous éclatâmes de rire. Du jus de cassis coula sur le menton de Birger, et sur le mien aussi. Nous faisons sans doute tant de bruit que Lydia et Eva nous entendirent et accoururent pour voir ce qui était si drôle. Et nous nous retrouvâmes en un tournemain chacun une cruche à la main, à fouiner dans les buissons. Les cruches pleines, assis à même le sol, nous nettoyâmes les baies en chassant les guêpes furieuses.

Je ne sais pour quelle raison, je me mis en tête de rapporter à la cuisine quelques cruches pleines à ras bord, ce qui, rétrospectivement, me semble un rien curieux. Pas beaucoup, juste un rien curieux. Je ne me souviens pas m'être jamais chargé de telles tâches domestiques : pour peu qu'on ait l'esprit à ça, on pourrait, de fil en aiguille, en arriver à la conclusion désagréable que, d'une façon obscure, je pressentais ce qui m'attendait à l'intérieur.

Mais si l'on n'a *pas* l'esprit à ça, je tiens à le dire, cette conclusion n'est qu'une idiotie risible, à l'instar des vérités que les voyantes prétendent lire dans le marc de café.

Si je m'efforce de me remémorer ce court trajet, je me revois en train de regarder dans mes cruches l'amas de cassis noirs gonflés de jus. J'en tenais une dans chaque main et, tout en

chantonnant, je remarquai que mes mains étaient si poisseuses que je pouvais à peine décoller mes doigts, au point d'imaginer la membrane d'une nageoire pousser entre eux.

Des réflexions triviales s'y greffèrent : allais-je me rincer les mains dans le tonneau d'eau de pluie au coin de la maison... au risque d'avoir les mains infestées de bacilles...? Peut-être valait-il mieux prendre un broc d'eau à la cuisine...

Et ainsi de suite.

J'entrai dans la cuisine et me débarrassai des cruches. Je vis un seau d'eau sur un banc, j'en versai un peu sur mes mains.

Puis je me dis qu'Helga aurait aimé nous aider dans notre cueillette, et je décidai de partir à sa recherche.

Je traversai les pièces du rez-de-chaussée. Le séjour, avec le plateau à thé sur la petite table basse bancale et divers ouvrages dispersés sur le canapé. J'allai toucher la théière, elle était encore tiède. La bibliothèque, où les mouches qui se prélassaient sur le parquet dans un grand rayon de soleil s'enfuirent vers la fenêtre sur mon passage, avant de très vite reprendre leur place.

J'aurais pu appeler. Et je ne l'ai pas fait.

Je me souviens qu'un frisson d'inquiétude me traversa le corps, car un silence assourdissant régnait dans la maison. Une certaine satisfaction accompagnait cette inquiétude, une chaleur particulière, puisque c'était là pour moi le signe qu'Helga m'était si proche, et qu'elle occupait une place importante dans ma vie. Et que cette inquiétude que je ressentais en traversant une maison silencieuse, de quelque façon qu'on tournât la chose, était l'inquiétude d'un père.

Mais je n'appelai pas, non. Je crois que cela eût semblé trop familier, oui, comme si, non content qu'Helga fût comme une fille pour moi, j'eusse par-dessus le marché prétendu m'approprier la maison où elle vivait.

Il ne restait plus qu'une pièce au rez-de-chaussée, la chambre à coucher de Birger et Eva, au-delà d'un vestibule sombre. Je n'y étais jamais entré, y avais juste glissé un œil en vitesse. C'était une grande et belle chambre, avec des murs blancs et de larges fenêtres donnant sur le jardin.